

“ qui met le château des Tuileries en communication avec la Terrasse. Ses pieds foulèrent le sable que son petit-fils avait amassé.”

D'autres mains, Messieurs, vont probablement remuer cette terre de nouveau. Que Dieu protège la France, et que dans ce petit jardin des Tuileries, Napoléon IV soit le premier petit jardinier heureux.

Mais je reviens à mon sujet sur lequel cette courte digression aura peut-être à vos yeux quelque intérêt.

Un jour que le Dauphin était occupé dans son petit jardin, on vint lui proposer de se laisser désérer le titre de Colonel d'une compagnie d'enfants qui venait de se former, et qu'on appelait *Royal-Dauphin*. Il y consentit en disant : “ J'aime beaucoup les grenadiers de mon jardin, mais j'aimerais encore mieux me voir à la tête de ceux-ci.”—Mais alors, lui répliqua-t-on, adieu les bouquets de votre maman.—“ Oh ! cela ne m'empêchera pas d'avoir soin de mes fleurs, dit le jeune Louis ; beaucoup de ces Messieurs m'ont dit qu'ils ont de petits jardins ; eh bien ! ils aimeront la Reine à l'exemple de leur Colonel, et Maman aura tous les jours des régiments de bouquets.”

Disons en passant un mot de sa charité. Une femme lui remit un jour un placet à la porte de son petit jardin, en lui adressant ces paroles : Monseigneur, je serais heureuse comme une Reine, si vous daigniez m'exaucer. Le Royal enfant la regarde un instant, et lui dit d'un air pénétré : “ Heureuse comme une Reine ; mais j'en connais une qui ne fait que pleurer.”—Le lendemain il apportait à la pauvre femme une pièce d'or de la part de sa mère, et pour sa part il lui donnait un bouquet de sa main.

Chaque fois qu'il allait à l'*Asile des Enfants Trouvés*, il ne manquait jamais en sortant, de dire à sa mère, “ Maman, Maman, quand reviendrons nous ?”

Un jour son auguste père le surprit serrant de l'argent dans un petit coffret : Comment donc, Charles, dit le Roi, vous thésaurisez comme les avarés. A ce mot d'avare, l'enfant se prit à rougir, puis, tout-à-coup rompant le silence : “ Oui, mon père, s'écria-t-il, je suis avare, mais c'est pour les pauvres enfants trouvés : ah ! mon père, si vous les voyiez ! ils sont bien nommés, ils font vraiment compassion.”

La Famille Royale était de plus en plus restreinte dans son action. Les Tuileries n'étaient plus pour le Roi un palais, mais une prison. Les esprits s'agitaient, le danger devenait de plus en plus menaçant. On voulut le prévenir. Après une première tentative infructueuse de fuir la capitale, on résolut d'en venir à une seconde.

Alors eut lieu le funeste voyage de Varennes, qui ne fit que resserrer les liens du Roi et le rendre plus coupable aux yeux du peuple. Sous prétexte de prévenir une seconde évasion, on le tint dans la plus dure captivité. Des gardes furent placés dans tous les appartements ; et ce n'était que par leur entremise que le Roi pouvait agir. Cependant, au bout de quelques temps, on parut affecter de modérer ces rigueurs. La Famille Royale put descendre au jardin. Ces quelques moments de délassement donnés au jeune Prince lui rendirent toute sa gaieté et son esprit habituel. Un jour, dit M. de Beauchesne, “ une bande d'oiseaux, perchés sur les arbres les plus élevés du jardin avait attiré son attention. L'ardeur qu'il mit à les suivre des yeux, d'un arbre à un autre, le fit trébucher et tomber dans un petit fossé recouvert de feuilles vertes. Comme on s'empressait autour de lui : “ Maman, dit-il, je suis étourdi comme l'As-trologue de La Fontaine.”

Cependant, le Roi s'étant décidé à signer l'*Acte Constitutionnel*, il sembla qu'un rayon d'espérance perça alors au milieu de tant d'inquiétudes ; l'avenir se présenta moins sombre ; le Roi fut de nouveau béni par la foule qui venait de l'outrager. Tout rentra dans l'ordre habituel. L'Abbé Davaux repré-
sentait ses leçons auprès du jeune Prince. Le jour où les études recommencèrent, le précepteur dit à son illustre élève, Monseigneur, s'il m'en souvient, la dernière leçon avait eu pour objet les trois degrés de comparaison, le positif, le comparatif et le superlatif ; peut-être, aurez-vous perdu cela de vue.—Vous vous trompez, répliqua l'enfant ; pour preuve, écoutez-moi : Le positif, c'est quand je dis mon Abbé est un bon Abbé ; le comparatif, quand je dis, mon Abbé est meilleur qu'un autre Abbé, et le superlatif, continuait-il, en regardant sa mère, c'est quand je dis, *Maman est la plus aimable et la plus aimée de toutes les mères*. La Reine, ajoute l'historien, prit son fils dans ses bras, le pressa contre son cœur et ne put retenir ses larmes.

Ces moments de paix et de tranquillité ne durèrent pas longtemps. Le Roi, obligé d'apposer son veto aux décrets de l'Assemblée, devint de nouveau un tyran, aux yeux d'un peuple abusé. Vint la journée du 20 Juin 1792, où la populace en fureur envahit les Tuileries. Pendant quatre heures, le Roi, continuellement entre la vie et la mort, essuya de la part de ses scélérats tous les genres d'outrages. Enfin, le 10 août, se renouvelèrent ces scènes de fureur, mais plus horribles encore. Le château est forcé, les Suisses sont massacrés. Le Roi voyant qu'on en veut à sa vie, se retire avec sa famille au sein de l'Assemblée Nationale. C'est là où l'infortuné Monarque vit proclamer sous ses yeux le décret qui abolissait la Royauté. Trois jours après, le 13 Août, la Famille Royale entrait prisonnière au Temple.

Nous voici en face de ce sombre monument, *Le Temple*, qui fut à la fois le palais et le cachot du successeur des St. Louis et des Charlemagne. C'est dans ce temple, entre l'échafaud de son père et sa propre tombe, que Louis XVII fut appelé Roi de France.

Arrivée dans ce nouveau séjour, la Famille Royale se vit d'abord privée de la compagnie des personnes qui lui étaient les plus chères. C'est ainsi qu'on leur enleva Madame de Lamballe et Madame de Tourzel. Le départ de ces deux unies dévouées contrista beaucoup les prisonniers. On ne cessa de penser à elles, et pendant qu'on était incertain de leur sort, on se les rappelait dans les prières. Le Dauphin même avait sa prière particulière et le soir il disait : “ Dieu tout-puissant qui m'avez créé et racheté, je vous adore. “ Conservez les jours du Roi mon père, et ceux de ma famille. Protégez-nous contre nos ennemis. “ Donnez à Madame de Tourzel les forces dont elle a besoin pour supporter les maux qu'elle endure à cause de nous.”

Livré à lui-même et à ses inquiétudes dans cette sombre prison, le Roi sentit le besoin de partager son temps de manière à faire diversion aux tristes pensées qui l'obsédaient. Aussi se fit-il une règle de conduite ; chaque instant du jour fut rempli ; tantôt c'était la lecture qui l'occupait, tantôt c'était la prière et les soins nécessaires à l'éducation de son fils. Pendant ces heures consacrées au Dauphin, le Roi lui donnait des leçons d'histoire, de langue latine, de langue française, et de géographie. On a pu conserver une feuille de papier écrite par le Dauphin même.—Sur cette feuille de papier, on peut voir les corrections faites par la main de Louis XVI. Là où l'enfant se